

«Qu'on loge un philosophe .. imposture de la vue»

1 Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemés, qui soit
suspendue au haut des tours de Notre-Dame de Paris, il verra par raison évidente qu'il est
impossible qu'il en tombe, et pourtant ne se sauroit garder (s'il n'a accoutumé le métier des
recouvreurs) que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le transisse. Car nous avons
5 assez affaire de nous assurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour,
encore qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on
jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus,
il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher
comme nous ferions, si elle estoit à terre. J'ai souvent essayé cela en nos montagnes de deçà (et
10 pourtant je suis de ceux qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses) que je ne pouvais
souffrir la vue de cette profondeur infinie sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses,
encore qu'il s'en fallut bien ma longueur que je ne fusse tout à fait au bord, et n'eusse su choir si je
ne me fusse porté à bon escient au danger. J'y remarquai aussi, quelque hauteur qu'il y eut, pourvu
qu'en cette pente il s'y présentât un arbre ou bosse de rocher pour soustenir un peu la vue et la
15 diviser, que cela nous allège et donne assurance, comme si c'était chose de quoi, à la chute nous
pussions recevoir secours ; mais que les précipices coupés et unis, nous ne les pouvons pas
seulement regarder sans tournoiement de tête : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique*
18 *non possit* ; qui est une évidente imposture de la vue.

Notes :

« garder » : éviter

« façonnées à jour » : à claire-voie

« à nous promener dessus » : pour nous promener dessus

« à bon escient » : volontairement

« coupé » : abrupts

ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit : « si bien qu'on ne peut regarder en bas sans que le vertige saisisse les yeux et l'esprit » Tite-Live

(Introduction) Lorsque Michel de Montaigne se retire dans sa « librairie » en 1572, il aborde avec lui-même une longue conversation sur des sujets très divers, autant sur lui-même que sur les questions qui se posent à son époque. Ses réflexions sont regroupées dans les *Essais*. Dans le chapitre « Apologie de Raymond Sebond », en II, XII, à partir d'une étude des textes de ce théologien, il en vient à remettre en cause beaucoup de nos certitudes. Il en arrive à un scepticisme, selon lequel l'homme ne peut rien connaître lui-même. En particulier, il montre que nos sensations sont souvent faussées. Pour exprimer cela, il met en scène un philosophe imaginaire, auquel il fait subir une expérience éprouvante ; le ton est volontairement comique, et le lecteur perçoit bien la conclusion à laquelle Montaigne l'amène.

(Lecture (« Je vous invite à lire... »)) (Problématique) Comment Montaigne construit-il sa démonstration ?

(Plan) Nous pouvons dégager dans cet extrait quatre parties

- Une première partie, depuis la l. 1 « Qu'on loge...transisse» l. 4 : Début d'une démonstration : un philosophe en cage en haut de Notre-Dame
- Puis, depuis l. 4 « Car nous... la pensée» l. 6 : Constat: tous les hommes réagissent face au danger du vide
- Puis depuis l. 6 « Qu'on jette...à terre » l. 9 : Suite de la démonstration : Marcher entre les deux tours de Notre Dame
- Enfin, depuis la l. 9 « J'ai souvent... » jusqu'à la fin : Montaigne lui-même, l'horreur du vide : Imposture de la vue

(Développement) (I) La démonstration de Montaigne commence sur un ton injonctif, il place une situation d'expérience en y associant tout le monde, en tant que spectateur : « Qu'on place... ». La suite de la phrase « un philosophe dans une cage » commence par faire sourire : le philosophe, depuis Platon, provoque en général un certain respect, totalement absent ici, puisqu'il semble être comme une marionnette ; Le complément « dans une cage » étonne, tout en faisant sourire : le philosophe est privé de sa liberté, et le terme « cage » est assez dévalorisant. La proposition sub. Relative « qui soit suspendue au haut des tours de Notre-Dame » prolonge le comique. Le philosophe est exposé à la vue de tous, de surcroît à Paris, il n'a pas la parole et l'idée de sacré, de grandeur de la cathédrale ne lui sera d'aucun secours. Montaigne utilise clairement le comique de situation. L'auteur ensuite ajoute un constat psychologique : l. 2 « il verra... qu'il est impossible qu'il en tombe ». Il ne donne toujours pas la parole au philosophe, et celui-ci est de plus en plus assimilé à un enfant ou à un animal. Pourtant il garde encore un peu de dignité, par l'expression « par raison évidente » : le philosophe vérifie bien par sa raison la sécurité de la cage. La fin de la phrase oppose cette « raison » à un sentiment puissant, rendu par deux verbes et placé à la clause l. 4 « ne l'épouvante et ne le transisse ». L'épouvante ne peut se contrôler : On peut imaginer des cris, des hurlements, des supplications ; Montaigne choisit comme manifestation corporelle « ne le transisse », ce qui veut dire que le corps est pétrifié, immobile, froid... Et tout ceci devant les yeux des Parisiens. Nous sommes proche du théâtre, dans un comique sans pitié.

(transition) L'auteur se dégage de sa mise en scène comique pour nous exposer rapidement un constat à propos du vide

(II) « car » introduit une explication : celle-ci s'appuie sur notre expérience « nous avons assez affaire » l. 4 Il associe le lecteur par une remarque tirée de notre vécu. Il prend en effet en exemple nos visites dans les clochers. Nous cherchons les points de sécurité « de nous assurer aux galeries » l. 5. Montaigne présente cela comme un réflexe naturel. Nous vérifions qu'il n'y a pas de danger. Mais il termine ce constat par l'idée que le vertige peut être un état insupportable l. 6 « Il y en a qui ne peuvent pas seulement porter la pensée ». Donc, même sans y être placé réellement, un homme peut être incapable d'imaginer quelque chose près du vide.

(transition) L'auteur revient au philosophe, et à sa démonstration

(III) Montaigne reprend l'injonction « Qu'on jette une poutre » ; il insiste sur la sécurité l. 7 « grosseur telle... nous promener dessus ». La suite de la phrase montre l'impossibilité de marcher au-dessus du vide. Il choisit une négation forte et des termes qui appartiennent à la philosophie « il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté » : la négation est totale, il n'y a rien à faire. Nous sommes dans le champ lexical de l'émotion : « nous donner courage » Nous devenons très vulnérables, comme des enfants que rien ne pourrait raisonner.

(transition) L'auteur alors confirme cette démonstration par son propre exemple.

(IV) Le « je » de l'auteur apparaît, rappelant que nous sommes bien dans ses *Essais*, dans une réflexion personnelle. Il évoque les montagnes, qu'il a traversées pour aller en Italie, et ses sensations de vertige : le champ lexical est celui d'une forte émotion : l. 11 « souffrir... horreur... tremblement de jarrets et de cuisses ». Il n'a pas honte de nous faire rire de lui-même, avec ses tremblements incontrôlables. Or, à la ligne 10, il avait rappelé qu'il n'est pas particulièrement craintif : « je suis de ceux qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses ». Il montre ainsi que sa raison ne peut rien contre « la profondeur infinie », renforcée par l'all. « f ». Et il termine la phrase sur l'idée que s'il y avait risque de chute, c'est qu'il l'aurait voulu l. 13 « à bon escient ». Nous sommes dans l'irréel du l. 13, l'auteur complète son analyse par une remarque : dans cette situation, il a ressenti un soulagement et un réconfort, l. 15 « cela nous allège et nous donne assurance » avec la vue d'un « arbre ou d'une bosse de rocher ». Puis il termine cette longue phrase par la manifestation irrésistible du vertige : « sans tournoiement de tête » l. 17. Il nous associe à son analyse « nous allège... nous ne les saisisse les yeux et l'esprit. ». L'auteur conclut, par une proposition très courte : « C'est une évidente imposture de la vue » : il a démontré que la sensation fausse notre raison.

(Conclusion) Ainsi, par une mise en scène comique, par l'exemple risible d'un philosophe en cage qui a perdu toute sa faculté de raisonner, Montaigne nous a apporté une nouvelle idée : les sensations agissent malgré nous sur nous-mêmes, avec une remarquable puissance. Montaigne a commencé à faire sourire son lecteur, puis il est arrivé à une conclusion sévère sur la fiabilité de notre système de connaissances. Cette démarche qui utilise le doute, se poursuivra, avec des remises en cause de beaucoup de notions, et Montaigne en arrivera à cette parole remplie de scepticisme : « Que sais-je ? »